

Qui recherche, trouve-t-il ?



Dossier réalisé par
Jean-François Moreau (AIHP 1965)

Dès lors qu'elle existe, consciemment ou non, volontairement ou non, la matière vivante cherche. On peut opposer deux orientations fondamentales à cette détermination. Qu'il s'agisse de l'espoir de vivre ou du désespoir de mourir, le vivant – laissons ici le scénario gore des morts-vivants nourris à l'antimatière – doit trouver des solutions à partir d'un génie intrinsèque propre relevant de l'inné qui pousse à se reproduire pour préserver l'espèce à travers sa propre descendance, et/ou à fuir vers la survie pour assurer son salut personnel immédiat. Plus son intelligence croît en qualité et en quantité dans la phylogénèse, plus le chercheur développe individuellement des capacités à s'adapter à des variations écologiques de milieux stables, conjoncturellement altérables spontanément par l'usure du temps, déstabilisables par des facteurs uniques ou, plus souvent, multipliés à l'infini des combinaisons physico-chimiques qui régissent la matière sur terre comme dans l'espace grâce à la connaissance de la mécanique ondulatoire de Broglie et les relativités initiées par Einstein, Bohr et Planck.

Tout le monde cherche donc éperdument, et seuls ceux qui trouvent survivent, individuellement comme collectivement, selon que le danger menace un monocosme ou une société plurielle. Jusqu'à un passé récent, les aventures de Christophe Colomb et de Robinson Crusoe illustraient ce schéma imprégné de cartésianisme et de darwinisme matérialiste que les médecins, enfants d'Hippocrate, de Galien, d'Avicenne, de Paré, de Laennec, de Claude Bernard et de Pasteur, préfèrent à celles d'Attila, des dictateurs hitléro-staliniens... et de don Quichotte.

À l'aube du troisième millénaire et qu'on la juge légitime ou non, l'ambition de l'homo sapiens sapiens le fait fuir aux deux extrêmes des mathématiques élémentaires, vers l'outrageusement petit pour séparer les composants respectifs de l'inné et de l'acquis dans le déterminisme des espèces, d'une part, vers l'infiniment grand pour assurer la conquête spatiale au-delà de notre galaxie solaire, d'autre part. Hymne à la vie pour certains, baiser à la mort pour d'autres, voire les deux pour tout philosophe prospectiviste, la recherche médicale devient l'ombilic de la connaissance objective qui fera la sécurité positivante du vaisseau des aventuriers à la Jules Verne revisité Star Trek, ou qui boulonnera le sarcophage des Apocalyptiques que le passage sans bug à l'an 2000 n'a pas découragés de négativer.

Je suis bien incapable de dire quand j'ai eu conscience d'être devenu un avéré chercheur en matière médicale

Une chose est certaine, rien ne m'y préparait pour qui se réfère au postulat de l'obtention préliminaire d'un "bac C avec mention + prépa niveau math sup" pour accéder aujourd'hui à l'estampille officielle d'étudiant en PCEM1. Lycéen bachelier "B-sciences ex" reçu rasibus à la session de septembre 1955, à peine âgé de dix-sept ans, je ne savais manier que les quatre opérations élémentaires de l'arithmétique niveau certificat d'études, j'étais allergique à la plus simpliste géométrie euclidienne, peu inspiré par la physique générale, à peine initié à la chimie du benzène. Peu désireuse de produire des singes savants, la jeune Faculté de Médecine de Rennes formait de bons omnipraticiens des villes et des campagnes et c'est ainsi que je suis fier d'en être sorti, mes trois cliniques validées en 1962. Dois-je remercier les

fondamentalistes d'un scepticisme avoué quant à l'utilité de leur enseignement ? Certes oui, dit le carabin cossard, une fois exprimé un hommage au professeur de physique médicale dont le cours tenait en vingt pages. Certes non, une fois exprimée la rare qualité de l'enseignement de la médecine expérimentale d'Olivier Sabouraud. Monté à Paris pour obtenir une qualification dans une spécialité autant qu'éviter une mobilisation pour l'armée d'Algérie, me prévalaient deux impressions négatives : une sensation de moisissure de fruit pourissant sur pied et une certitude de potentiels gâchés par une inadéquation entre l'ambition de l'achèvement de soi vers une médecine de qualité, et l'absence de vision claire des moyens d'y parvenir. D'où une évolution potentielle vers la fossilisation de l'esprit et la déprime qui s'y rattache quand on ne voit qu'indifférence dans son environnement immédiat. Bref ! "jeune" externe de Paris à 24 ans en 1962, je m'ennuyais énormément. Au bout d'un an, me vint l'idée d'écrire une thèse de doctorat en médecine puis de m'installer en Mayenne avec le titre de docteur AEHP (titre alors incompatible avec l'exercice des fonctions d'externe et d'interne des hôpitaux). Je tâtai donc de la recherche clinique grâce à Pierre Rigault, chef de clinique de Jean Judet. Ce travail sur les fractures du col du fémur de l'enfant est le numéro 1 sur la liste chronologique de mes travaux scientifiques originaux, fondé sur la plus grande série mondiale de l'époque avec ses 22 cas. Ce ne fut pas rien que de m'en rendre compte à l'occasion d'une revue exhaustive de la littérature, comme ce ne fut pas rien de voir mon nom sur une publication dans *la Revue Française d'Orthopédie*.

Revalorisé existentiellement à mes propres yeux, je me lançai dans la préparation du concours de l'Internat

En 1964, le programme de physiologie de l'Internat était, pour la dernière année, fait de six questions de dix minutes, exercice bâclé faute de dossier valable pour le préparer, contrairement à l'épreuve d'anatomie de même valeur en points mais longuement apprise sur les fascicules de "ces fous de Lotte & Fossard", comme furent suivies passionnément les conférences du chirurgien Jean-Paul Clot et étudiés exhaustivement les Perelman et Margairaz avec Désiré Quévauvilliers. Nommé à l'Internat à vingt-sept ans, je ne savais que ce que je ne voulais pas devenir : ni chirurgien, j'aime trop la réflexion longue et profonde avant l'action, ni biologiste, converser avec l'humanité souffrante m'est indispensable. Devant moi, s'étalait un océan de possibilités impossibles à concrétiser électivement, d'où le choix flou de la médecine interne qui ne fit que reculer plus loin un horizon immensément large.

La vocation ne relèverait-elle que du choix des autres ?

Lors de mon service militaire effectué au CEA pendant deux ans, je rencontrai un brillant ingénieur spécialiste des plasmas et des milieux ionisés, que tout intéressait ; nous avions le même âge et la même ardeur mais lui était mûr pour s'investir dans un programme de recherche médico-scientifique, moi pas. Je discernais des sujets exploitables à l'horizon de cinq à dix ans, quand j'aurais bénéficié de la formation clinique de l'Internat pour choisir un thème porteur d'espoir de succès ; c'était trop long pour lui qui périt dans un accident de plongée sous-marine dans le golfe du Gabon en 1970. Compte tenu de sa haute compétence en informatique acquise au CEA, il n'est pas outré de penser que nous aurions pu concevoir une radiologie numérique à la Hounsfield. Son nom ? Daniel Rossignol-Guzzi.